

written: "None is too many." Between the two world wars Newfoundland admitted only 12 refugees and from 1945 to 1949 only three refugee families (pp. 156, 218, 229). The six pre-war European refugee doctors were sent to outposts where they lived and operated under truly harsh conditions.

Bassler delves into the colony's social history in a revealing fashion to explain why islanders turned their backs on non-British immigration. He delineates the population's homogeneity, isolation, fear of strangers, rule by a small ethnic British merchant elite, and concentration on native-born emigration. Islanders did not welcome "come-from-aways", did not see immigrants as a potential source of wealth (as Smallwood did after Confederation in 1949), and worried instead about the large numbers of returning Newfoundlanders.

The development of the largely Jewish refugee wave from Nazi Germany constitutes the second major topic outlined in this interesting book. When searching for new homes, some individuals and groups desperately looked towards Newfoundland as a possible place of refuge. However, the combination of the island's anti-ethnic feelings and bankrupt economic and political systems closed all doors. The non-democratic, post-1934 trustee Commission of Government found itself caught between nativism and a reluctant British government, with tragic results for refugees. Despite the presence of thousands of American and Canadian soldiers on the island during the war, fear and suspicion of aliens continued to run very high. In conclusion, Bassler writes:

When everything is said and done, the perception of the "foreign" immigrant as an undesirable, unwanted intruder in a closed, ethnically homogeneous society, emerges as *the* leitmotif of Newfoundland's pre-Confederation immigration and refugee policy. (p. 229)

Robert H. Keyserlingk  
*University of Ottawa*

Phillip P. Boucher — *Cannibal Encounters, Europeans and Island Caribs, 1492–1763*. Baltimore and London: Johns Hopkins University Press, 1992. Pp. xii, 217.

Phillip Boucher, de l'Université de l'Alabama à Huntsville, est spécialiste de l'histoire coloniale française. Ce livre est intéressant à de nombreux points de vue. À partir d'un cas précis — une nation établie dans les Antilles un siècle avant l'arrivée de Colomb, soit les Caraïbes — il nous offre un tableau fort vivant et original de ce pouvait représenter la rencontre entre Amérindiens et Européens. En l'occurrence, il s'agit des Anglais et des Français; il ne parle qu'épisodiquement des Espagnols et des Hollandais, présents aussi dans les parages à cette époque.

La perspective de l'auteur est double : d'une part, présenter dans ses grandes lignes le schéma politique et militaire de l'installation de ces deux peuples dans une série d'îles, que les Amérindiens disaient leur appartenir. D'autre part, montrer les

répercussions outre-Atlantique de cet affrontement de deux modes de vie diamétralement opposés.

Le premier aspect abordé peut se résumer rapidement. À partir de 1620, les Anglais et les Français entreprennent la colonisation systématique et l'exploitation de certains de ces territoires. Il y a résistance de la part des Amérindiens, qui, dans plusieurs cas, vont devoir se regrouper ailleurs, à la Dominique, par exemple, ou à Saint-Vincent. Malgré un traité de neutralité conclu en 1660, les escarmouches continuent, et à partir de 1680 c'est le déclin rapide des Caraïbes, qui disparaissent complètement à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Ce livre est en un sens l'histoire d'une disparition, mais avec une nuance importante. Le groupe qui disparaît sera relayé dans ces îles par des métis nouveau genre, les « Caraïbes noirs », issus de croisements entre les Autochtones et les esclaves africains importés par les colonisateurs.

Le second volet de l'étude, c'est l'incidence de ce contact sur la culture européenne de l'époque — par culture, il faut entendre ici littérature, philosophie, politologie, imaginaire collectif. Le titre du livre vient de là (« Rencontres avec des cannibales »); retenons, pour en comprendre le sens, que le *Dictionnaire* de l'Académie française de 1765, qui ne contient pas le mot « caraïbe », définit ainsi le substantif « cannibale » : « nom de certains peuples d'Amérique qui mangent de la chair humaine ». Mais, depuis le XVI<sup>e</sup> siècle, la conceptualisation sur les Caraïbes oscille en fait entre deux pôles (faut-il dire « entre deux mythes »?) — le « cannibale » (déformation du mot « caribal » ou « caraïbe ») et le « bon sauvage ».

Le travail de Boucher fait ressortir la différence entre les réactions des Français et des Anglais vis-à-vis de ces hommes. Cet écart vient du fait que les deux nations différaient sensiblement dans les relations qu'elles entretenaient avec les Amérindiens. Les premiers multiplièrent les contacts avec les populations autochtones par l'intermédiaire des missionnaires et des « coureurs des îles » (pendants antillais des « coureurs des bois » du Canada) — plusieurs aborigènes furent amenés en France, soit du Brésil (les fameux Tupinambas) soit du Canada; certains furent reçus à la cour. Les seconds se mêlèrent peu, et ce pour plusieurs raisons, dont la plus importante est sans doute le regard puritain jeté sur ces pauvres barbares, visiblement abandonnés de Dieu; ils furent peu touchés par l'idée du « bon sauvage ».

Quelques noms d'écrivains (des intellectuels, des missionnaires) symbolisent les différentes visions de ces tribus qui se diffusèrent en Europe. Et à commencer par les « renaissants », Ronsard et Montaigne, par exemple, qui furent sympathiques à ces populations dont les comportements représentaient pour l'espèce humaine des façons inédites de vivre, d'être au monde. Le père Du Tertre, le spécialiste des Antilles françaises, reconnaît pour sa part qu'on était bien en présence de « sauvages » et de « cannibales », mais que la grâce pourrait les sortir de leur marasme. Pour le XVII<sup>e</sup> siècle, c'est Charles de Rochefort, un huguenot (*Histoire naturelle et morale des Antilles*, Amsterdam, 1665), qui répandit l'idée la plus positive des Caraïbes; il tenta, lui, de comprendre leurs comportements. Ses idées furent reprises au XVIII<sup>e</sup> siècle, entre autres par le jésuite Lafitau, l'un des créateurs de l'anthropologie, et par Jean-Jacques Rousseau. C'est dire l'impact de ces tribus dans la pensée des Lumières.

Du côté des Anglais rien de tel. Les traductions de ces ouvrages (celui de Rochefort, par exemple) n'eurent qu'une diffusion limitée. Les grands théoriciens de la politique, Hobbes et Locke, font entrer les Caraïbes dans l'illustration de leurs théories, mais comme confirmation « a contrario » de leurs thèses. Et Daniel Defoe reprend dans *Robinson Crusoé* tous les clichés négatifs les concernant.

Plusieurs conclusions nous restent en tête à la suite de la lecture de ce volume. Retenons celle qui est liée au cannibalisme. C'est en fait tout un ensemble qu'il faudrait considérer ici. Les Européens ne comprirent pas ces nations « qui défiaient les lois de la sociologie », comme on l'a dit récemment en parlant des Jivaros (voir les commentaires du *Monde*, 7 janvier 1994, sur le livre de P. Descola, *Les lances du Crépuscule. Relations Jivaros Haute-Amazonie*, Paris, Plon, 1993). Leur rejet de la hiérarchie sociale, de la propriété privée, de la retenue sexuelle, en faisait déjà des « êtres inférieurs ». À cela s'ajoutait le cannibalisme, qui pour eux représentait le meurtre rituel ou la punition imposée à leurs ennemis, comme chez les Iroquoiens. Toutes ces caractéristiques, la dernière surtout, en faisaient des candidats parfaits à l'esclavage. Belle façade que tout cela, et qui en impressionna plusieurs, alors que peut-être la raison fondamentale de leur mauvaise réputation venait du fait qu'ils opposèrent une très ferme résistance à ceux qui envahissaient leur territoire. Voilà un petit aperçu de ce que présente à notre réflexion ce livre stimulant.

Jean-Claude Dubé  
Université d'Ottawa

Thomas H. Holloway — *Policing Rio de Janeiro: Repression and Resistance in a 19th-Century City*. Stanford, Calif.: Stanford University Press, 1993. Pp. 369, illus., maps.

Recent historiography on Brazil has produced a growing number of studies directed toward either reinterpretation of the political history of the Empire (1822–1889) or what might be termed the social history of its streets. The first direction has been concerned with elucidating the meaning of Brazilian liberalism, even where primary attention has been paid to the break with European colonial rule. Alternatively, the evolution of the modern state and emergence of a national political party system, in tandem with the articulation of powerful patronage networks, have received important re-examination. The second direction has moved from original preoccupation with slavery and its abolition to assessing the implications of “gradual emancipation”, especially in urban contexts. The latter focus has opened a rich vein of social history, exposing the everyday lives of those who moved from slavery to freedom, while paying much broader attention to those whom Patricia Aufderheide termed the “patronless poor” (“Order and Violence: Social Deviance and Social Control in Brazil, 1780–1840”, Ph.D. dissertation, University of Minnesota, 1975). After mid-century, this population increasingly circumscribed those of free birth, whether descended from African slaves or composed of newly arriving Portuguese immigrants.